

soigné, le duc de Sailles n'avait plus d'autre héritier que le fils du comte de Vaulan.

Ma mère m'apprit un jour qu'il l'appelait près de lui avec sa mère, veuve depuis deux ans. Je pensai aussitôt avec terreur : " Encore une nouvelle victime ! Après cela, la baronne Van Hottem pourra faire donner à son fils l'héritage des ducs de Sailles." Elle était seule maintenant avec son Akelma, car sa mère était morte, mais ces deux-là étaient les plus habiles, les plus profondément criminelles.

Depuis que le duc Renaud m'avait chargé devant les juges, je nourrissais contre lui une haine farouche. Mais, chose singulière, le dévouement passionné — héritage de famille — qui m'attachait à tous ceux de sa race s'était augmenté encore. Il s'y mêlait un désir sauvage de me venger de ces femmes, en découvrant leurs crimes. C'est pourquoi, dès l'arrivée de la comtesse de Vaulan et de son fils, je me mis à exercer une active surveillance.

Depuis longtemps, je cherchais l'entrée des souterrains qui existaient certainement sous le château, mais dont le secret s'était perdu lors d'un incendie qui avait dévoré une partie des archives trois siècles auparavant. Un hasard me les fit découvrir. Et je constatai avec bonheur que trois portes secrètes les faisaient communiquer avec les appartements. Ainsi, je pourrais entrer comme il me plairait dans le château, et, en connaissant tous les détours, épier à mon aise les misérables.

Mais elles étaient si adroites ! Avec une perfidie infernale, elles montaient, sans en avoir l'air, la domesticité contre la pauvre comtesse de Vaulan, si douce et si bonne. Mme Van Hottem ne ménageait pas l'argent ni les cadeaux, elle se faisait des alliés qui sauraient fermer les yeux, si jamais ils pouvaient surprendre quelque chose.

Que de nuits j'ai passées à errer à travers le château cherchant un indice, veillant sur lui, le charmant enfant qui me rappelait tant mon cher comte Renaud !

Ce fut ainsi que je constatai l'ouverture, par une main criminelle, de la fenêtre de l'enfant, alors malade d'une bronchite due au manque de soins — peut-être volontaire — de la femme de chambre. L'air glacé arrivait sur lui. Comme une des portes secrètes ouvrait précisément dans la chambre de Mme de Vaulan, je la réveillai d'un coup de sifflet et je disparus. L'enfant fut très malade, mais on parvint à le sauver.

Une autre fois, dans la carrière près de laquelle donne l'entrée des souterrains, je trouvai un mouchoir de soie éclatante. J'avais avec moi mon chien, malheureuse bête ramassée à demi morte de misère et remise en état par mes soins. Il s'élança vers le mouchoir, le flaira et s'éloigna aussitôt. Une sorte de torpeur l'envahit, et, malgré tous mes soins, il mourut le soir même. Un lapin, à qui je fis respirer longuement ce mouchoir, mourut presque instantanément. Pour moi, il n'y avait pas de doute : une tentative criminelle avait eu lieu à l'aide de ce morceau de soie, probablement imprégné de certain poison mystérieux connu d'Akelma.

Plus tard, la misérable prépara avec un habileté diabolique un éboulement de la falaise au-dessus

de la carrière des Sept-Percées. Sur une couche de neige, juste à l'endroit dangereux, elle dressa une touffe de roses de Noël. Je m'en avisai malheureusement trop tard, au moment où l'enfant, attiré par les fleurs, posait les pieds sur le sol friable. Il tomba dans le vide. Heureusement une branche l'arrêta, je pus aller enlever le pauvre petit être évanoui et blessé à la tête. Je le pansai, je jetai sur lui une couverture prise dans ma cachette toute proche, puis je le laissai, sans connaissance encore, en entendant au-dessus de la carrière les voix de ceux qui venaient tenter le sauvetage. Cette fois encore, l'enfant échappa à la mort.

Ma surveillance ce fit plus incessante. Je craignais le poison et ces craintes se transformèrent en quasi certitude lorsque je sus que la santé de la mère et de l'enfant s'affaiblissait.

Mais de quelle façon les prévenir ? Si les misérables avaient le moindre soupçon elles se hâteraient dans l'accomplissement de leur crime.

Enfin, devant la faiblesse et les souffrances de plus en plus grandes de Mme de Vaulan, je me décidai un jour à déposer un billet avertisseur dans sa chambre, en l'adjurant de garder le secret le plus absolu. Et je m'occupai à surveiller plus complètement la baronne et la Javanaise.

Une nuit je fus assez heureux pour surprendre le colloque de ces deux femmes. La Javanaise trouvait que les choses ne marchaient pas assez vite, elle proposait de doubler la dose. Mme Van Hottem, plus prudente, n'était pas de cet avis. Enfin, elle consentit à ce qu'Akelma l'augmentât un peu.

— Mais tu es sûre qu'il n'en restera pas de traces ?

— Absolument sûre. Mon père se vengea jadis en leempoisonnant ainsi un commerçant hollandais qui 'avait insulté, et l'autopsie ne révéla rien.

Je compris qu'il fallait agir, que je n'avais pas de temps à perdre. Autrement, la mère et l'enfant étaient perdus.

Cependant, que pouvais-je faire ? Qui aurait cru à la parole d'un être hors la loi ? Il ne me restait qu'une ressource : enlever l'enfant, le mettre en lieu sûr et prévenir prudemment la mère.

Je guettai assez longtemps une occasion favorable. La pauvre femme et le petit Ghislain étaient de plus en plus malades. Une nuit, enfin, je pus, sans éveiller l'attention, enlever Ghislain, je le bâillonnai pour étouffer ses cris, et je m'enfuis dans le souterrain avec mon trésor.

Au dehors, une carriole m'attendait, conduite par un paysan, homme éprouvé auquel je m'étais confié. Nous partîmes dans la nuit, jusqu'à une gare un peu éloignée où je pris le premier train avec l'enfant qui grelottait la fièvre.

Je traversai toute la France pour m'embarquer au Havre à destination d'Amérique. Je m'étais grimé, j'étais méconnu, et l'enfant aussi. Ses beaux cheveux blonds avait été bruni. Il était bien faible, bien fragile, et la peur causée par son enlèvement, jointe à l'effet du poison, semblait lui avoir enlevé toute mémoire.

(A suivre)